

# Compte rendu, festival. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, le 21 juillet 2017. Trio Cassard, La Marca, Bouchkov

Compte rendu, concert.  
Montpellier, le 21 juillet 2017.  
Festival Radio France-Occitanie-  
Montpellier. Marc Bouchkov,  
violon ; Christian Pierre La  
Marca, violoncelle ; Philippe  
Cassard, piano. Fidèles à  
l'esprit de découverte qui anime



le Festival depuis ses origines, Le trio formé par Marc Bouchkov, Christian Pierre La Marca et Philippe Cassard nous propose trois œuvres de compositeurs romantiques de l'aire germanique (même si Niels Gade était Danois), illustrant un quart de siècle de musique. Certains ont en mémoire le magnifique concert qui réunissait déjà, il y a un an jour pour jour, dans cette même salle, le violoncelliste et le pianiste. Les musiciens se connaissent et s'apprécient. Si chacun conduit brillamment sa propre carrière, leur plaisir à se retrouver et à jouer ensemble est manifeste. Le violon et le violoncelle sont d'une facture contemporaine à celle des œuvres. Pour autant, leurs cordes et leur réglage sont bien de notre temps, pour faire jeu égal avec le Steinway dont Philippe Cassard ne retient que les qualités.

## Le plus beau des Mendelssohn

Les trois novelettes, opus 29, de Niels Gade, méritent le

détour : de l'allegro scherzando, souple, d'une dynamique et d'une clarté rares, avec le lyrisme vrai de son passage central, à l'ample final, où la vigueur le dispute aux effusions, en passant par la belle romance élégiaque du larghetto... : nous sommes de plain-pied dans un romantisme sincère, sans fard, n'était la longue coda, un peu creuse, à la Beethoven.

De **Ferdinand Ries**, l'élève, le disciple et le secrétaire copiste de Beethoven, on attendait la richesse et la densité de l'écriture de son maître pour ce Trio opus 143. L'ut mineur y invitait tout particulièrement. L'allegro con brio en porte la marque, avec sa thématique et ses contrastes accusés. Passée l'exposition, la surprise naît des influences nombreuses dont l'œuvre porte la marque. Malgré l'engagement de chacun, tout cela apparaît un peu gratuit et formel. Les accents schubertiens qui ouvrent l'adagio con espressione sont troublés par des éléments décoratifs, virtuoses, qui paraissent incongrus. Le prestissimo final permet à nos compères de s'amuser : endiablé, ce mouvement sent son Rossini, avec une bonne humeur, une virtuosité gratuite. Comment Ries, dont bien d'autres œuvres attestent des qualités, a-t-il pu céder aux caprices de son public pour réduire ce qui aurait pu être une pièce maîtresse à un divertissement brillant, mais fade, dépourvu de réelle personnalité ?

Comme il se doit, le meilleur a été réservé pour la fin : **le premier Trio de Mendelssohn, en ré mineur, opus 49**. La première phrase du violoncelle nous promet de belles émotions, que la suite confirmera. L'harmonie des trois interprètes est parfaite, de la douceur, de la tendresse à la véhémence. La plénitude de leur jeu, la conduite du discours nous fascinent. L'andante con moto tranquillo – qui sera repris en bis – est admirable, sans aucun doute l'une des plus belles pages de toute la musique de chambre romantique. Le scherzo, aérien, féérique léger et bondissant, comme seul Mendelssohn sait les

écrire (pensez au Songe d'une nuit d'été), avec ses couleurs et ses contrastes, nous enthousiasme. Le finale, allegro assai appassionato, est joué comme on n'en a pas le souvenir, tant le bonheur nous habite, de la première à la dernière note. Peut-on mieux servir la musique de Mendelssohn ? Tout est là, sans que jamais le texte soit sollicité, on oublie la virtuosité des traits, toujours la musique règne. On sait l'affection que le pianiste porte à Mendelssohn, dont le génie précoce reste sous-estimé. Ce soir, le violon profond et lyrique de Marc Bouchkov, et le violoncelle chaleureux de Christian La Marca n'ont fait qu'un avec le magnifique piano démiurge de Philippe Cassard. Enthousiasmant ! Le concert, retransmis par France Musique et d'autres radios de l'UER, peut être réécouté sur le site de la chaîne.

---

Compte rendu, concert. Montpellier, Festival Radio France-Occitanie-Montpellier, le 21 juillet 2017. Niels Gade : Trois novelettes, op.29 ; Ferdinand Ries : Trio avec piano op. 143 ; Felix Mendelssohn : Trio n°1 op.49. Marc Bouchkov, violon ; Christian Pierre La Marca, violoncelle ; Philippe Cassard, piano.

---

## **Compte rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 16 juillet 2017. BIZET : CARMEN. Alagna, Garanca...**

Compte rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 16 juillet 2017. BIZET : CARMEN. Alagna, Garanca... Roberto Alagna et Elina

Garanča dans Carmen pour une soirée exceptionnelle à l'Opéra de Paris, le 16 juillet 2017.

En février et mars 2017, **Roberto Alagna** a répété Carmen à l'Opéra de Paris-Bastille dans la mise en scène de Calixto Bieito, créée en 1999, à Perelada (DVD Unitel Classica avec Roberto Alagna et Béatrice Uria-Monzon). Il a chanté 7 représentations les 10, 13, 16, 19, 22 et 28 mars avant de partir pour New York chanter Cyrano de Bergerac d'Alfano. Deux jours après la troisième de Turandot au Royal Opera House de Londres, il revient le 16 juillet pour une seule représentation avec Elina Garanča (retransmission sur Radio Classique et France 3 en léger différé). Trois ans plus tôt, ils triomphaient ensemble dans Carmen mais à New York.



On attendait un chef-d'œuvre, ils nous l'ont donné. La dernière Carmen de la saison a été un éblouissement et nous a offert un des ces moments comme en procure l'opéra, où tout est grâce. Deux des plus belles voix du monde qui règnent sur ce « théâtre d'images et de sons », ici, sensuel, violent et cruel, ont transporté la salle.

**Sur le fil du rasoir**

Les choix esthétiques et politiques de Bieito (comme l'utilisation du drapeau espagnol en muleta, serviette de bain et paréo), prennent notre monde à partie et le questionnent avec violence sur sa cruauté. La mise en scène, qui a pourtant vingt ans, saisit toujours le spectateur. Intéressé, surpris, peut-être dérangé par une sexualité partout présente, le public est confronté, au commencement, à une scène de torture. Le corps d'un soldat, obligé de courir à en mourir, est traîné par terre comme, à la fin, Carmen est halée par José, pareille à une bête morte dans les arènes. On n'oubliera ni ce corps ni José, tous les muscles bandés, enfermé dans l'horreur d'une mort qu'il vient de donner à celle qu'il aime et qui va entraîner la sienne.

## **Une mise en scène cruelle exige des chanteurs parfaits**

Le contexte d'une pareille mise en scène est impitoyable pour les chanteurs et exige tout d'eux. Elle les veut parfaits. Ils l'ont été.

On a retrouvé ce soir à Paris, dans un autre décor et une approche entièrement différente de celle de New York, deux stars, deux incomparables bêtes de scène totalement habitées par leurs personnages. Leur splendide interprétation vocale et scénique fait entrer le spectateur dans un univers si poignant qu'il ne peut plus percevoir autre chose que cette perfection qui transfigure la scène.

Chanteurs et tragédiens, **Roberto Alagna** et **Elina Garanča** utilisent en eux les possibilités de l'autre sexe. Le yin et le yang s'accordent avec la même harmonie dans l'un et l'autre et leur permet de soutenir leur chant dans une gestuelle souvent difficile où ils se révèlent souverains d'élégance et d'aisance.

**Elina Garanča** était récemment, à New York, l'irrésistible **Octavian** du *Der Rosenkavalier*, féminine et virile dans un rôle de travesti auquel elle donnait une succulente ambiguïté. Dans cette Carmen de tous les excès, au comble de la sensualité, de la tendresse et de l'agressivité, elle joue de nouveau sur les registres du féminin et du masculin et sa grâce innée lui permet de se livrer sans vulgarité aux audaces imaginées par le phantasme masculin de Bieito. Insolente et piquante, mais aussi joueuse et facétieuse parfois, elle donne à Carmen une humanité qu'on ne lui voit pas d'habitude, qui ajoute à la séduction d'une gitane séduite malgré elle par ce brigadier à qui elle a jeté sa fleur de sorcière (ici le passage est coupé, dommage).

Roberto Alagna utilise en lui la part de féminin qui rend son José émouvant, mélange de faiblesse, de passion et de rage qui font de lui un meurtrier pathétique. Avec puissance, volupté et une incroyable facilité, sa voix domine le spectacle dès la première note lancée. Lorsque celle d'Elina Garanča rejoint la sienne, leurs timbres de lumière montent dans les aigus avec souplesse, fluidité et ampleur, arpentent les mediums avec des éclats souverains, plongent dans les graves en déployant de magnifiques obscurités sonores.

On regrette l'absence d'Alaksandra Kurzak dont la Micaëla vocalement idéale, scéniquement émouvante, forte et farouche avait été une révélation.

La plénitude vocale incomparable d'Alagna rend compte à chaque instant d'un don José écartelé entre son écrasant devoir d'aimer Micaëla jusqu'au mariage, d'être fidèle à ses

engagements de soldat et la découverte d'une irrésistible passion. Dans la scène de la mort, où la mise en scène a tout supprimé : le décor et le désir de rachat de José, où ne restent que les éclairages pour intensifier la beauté des images, la voix et le jeu du ténor atteignent une intensité qui rend ce moment haletant unique, c'est une scène d'anthologie.

Par leurs voix et leur jeu, qui plongent la salle dans l'enthousiasme et déclenchent des tonnerres d'ovations, Roberto Alagna et Elna Garanča s'imposent comme les interprètes idéals de l'opéra le plus célèbre au monde.

Texte et photo : © **Jacqueline Dauxois** pour CLASSIQUENEWS.COM

---

**LIRE** aussi [Roberto Alagna chante Calaf à Londres \(juillet 2017\)](#) par Jacqueline Dauxois

---

# Télé. FRANCE 3. ROBERTO ALAGNA en duo, mercredi 2 août à 20h55



**Télé. FRANCE 3. ROBERTO ALAGNA en duo, mercredi 2 août à 20h55.** France 3 propose un voyage musical en compagnie du ténor Roberto Alagna, hôte crooner, séducteur et partenaire pour un programme télégénique 100% collectif : comme un certain Luciano Pavarotti avant lui – en réalité son modèle et son mentor, Alagna choisit de chanter en divers genres, plusieurs standards de l'opéra, de la variété... Avec entre autres, Natalie Dessay, Salvatore Adamo, Béatrice Uria Monzon, et même l'humoriste Laurent Gerra...



**Roberto Alagna, voix d'or de l'opéra (il vint de chanter [Calaf dans Turandot de Puccini à Londres, juillet 2017](#)),** est à l'évidence l'un des plus grands ténors de la scène lyrique actuelle. On le connaît pour sa générosité scénique et vocale, une générosité qui se mesure aussi à travers son goût pour le partage, tant avec le public qu'avec les artistes. Il apprécie tout particulièrement l'échange et la complicité qui s'opèrent sur scène avec ses partenaires, notamment dans le travail interactif du duo. Ce soir, il dépasse les frontières de l'opéra pour s'ouvrir à d'autres genres. L'artiste aime sortir des sentiers battus, s'affranchir des conventions et faire des incursions dans la musique populaire. Son attirance pour l'éclectisme et les crossover l'ont souvent amené à se produire également en duo avec des artistes de variété. Pour lui, il n'existe de barrières ni entre les artistes ni entre les genres : la musique est musique, sans notion de segmentation ni de hiérarchie.

L'attachement de Roberto Alagna pour les duos est ainsi le fil rouge de ce programme, qui se place, à son image, sous le signe du partage et de la complicité créative.

Le film alterne images d'archive des plus beaux duos variété et opéra de Roberto Alagna, des réactions de ce dernier au moment où il les redécouvre, ... des extraits d'interview de certains de ses partenaires de scène, qui évoquent leur souvenirs de ces instants musicaux partagés avec Roberto Alagna. Cette soirée de duos complices est aussi un portrait d'Alagna comme partenaire.

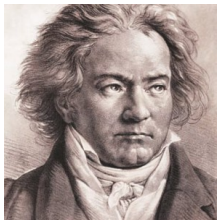
---

### **Les plus beaux duos de Roberto Alagna – durée : 1h55mn**

Artistes interviewés: Roberto Alagna, Salvatore Adamo, Patrick Fiori, Natalie Dessay, Aleksandra Kurzak, Béatrice Uria-Monzon, Chico Bouchiki, Laurent Gerra

Avec: Patrick Bruel, Nolwenn Leroy, Chico & The Gypsies, Piero Pretti et Francesco Demuro, Elie Semoun, Laurent Gerra,

Natalie Dessay, Salvatore Adamo et Frédéric François, Lara Fabian, Aleksandra Kurzak, Charles Aznavour, Zaz, Dany Brillant, Catherine Naglestad, Jane Birkin, Maurane, Béatrice Uria-Monzon, Inva Mula et René Pape, Michael Spyres, Patrick Fiori, Salvatore Adamo, Vincent Niclo, Anggun et Natasha St-Pier, Bryn Terfel, Thomas Hampson, Tina Arena, Paul Anka, Dave, Laura Giordano



Après Les duos de Roberto Alagna, et sur la même chaîne à 22h55: **9ème de Beethoven, par Myung Whun Chung, au Chorégies d'Orange**, captation réalisée le 16 juillet 2017 – Durée : Environ 1h10 – Avec l'Orchestre Philharmonique de Radio France ; le Chœur de Radio France.

Solistes :

Ricarda Merbeth, soprano  
Sophie Koch, mezzo-soprano  
Robert Dean Smith, ténor  
Samuel Youn, basse

---

**Compte rendu, concert. Abbaye de Noirlac (Cher), le 8**

# juillet 2017. Jean Gilles. Jean-Marc Andrieu / Les Passions, Les Éléments

Compte rendu, concert. Abbaye de Noirlac (Cher), le 8 juillet 2017. Jean Gilles, Litanies et Messe des morts. Jean-Marc Andrieu / Les Passions, et le chœur de chambre Les Éléments. On connaît la passion que nourrit de longue date Jean-Marc Andrieu pour la musique française du Grand Siècle. Infatigable chercheur, réalisateur, animateur de son ensemble « Les Passions », les occasions de l'écouter sont pourtant rares sous les latitudes septentrionales. Probité et humilité n'intéressent guère les médias standardisés, plutôt friands d'anecdotes. Comme ceux qu'il sert si bien, il est provincial et n'en rougit pas. Mais qui n'allait à Versailles et ne recevait l'onction du Souverain ou de quelque Grand, n'avait droit, au mieux, qu'à une forme de condescendance bienveillante, trop souvent entachée de dédain. La France, plus centralisée que jamais... aurait-elle si peu changé ?



L'Abbaye de Noirlac (dans le Cher), joyau de l'art cistercien, offre un cadre parfaitement approprié au programme réalisé par Les Passions, le chœur de chambre Les Éléments et les solistes les plus familiers de l'œuvre de Gilles. Alors que l'on pouvait redouter une réverbération excessive, un dispositif acoustique d'excellence a favorisé une écoute précise, claire et équilibrée à souhait.

Les Lamentations ne sont autres que les trois premières leçons de ténèbres, destinées à la

Semaine sainte. Nées en Italie, au moment où la monodie accompagnée va supplanter la polyphonie, elles ont gagné la France. Mais, à la différence de la plupart de ses prédécesseurs et contemporains, Jean Gilles utilise tous les moyens expressifs pour illustrer la richesse du texte. Bien qu'Aixoise lorsqu'il les écrit, Jean Gilles illustre le grand

motet versaillais avec une maîtrise rare pour un compositeur de 24 ans. « ...Avec précision, une vérité, une chaleur incroyables ... Tout y était, et la délicatesse du chant, et la forme de l'expression, et la douleur ». C'est à propos des Lamentations de Jomelli que Diderot prête cette description au Neveu de Rameau.

Tout aussi bien pourrait-on l'appliquer à celles de Gilles écoulées, animées par Jean-Marc Andrieu. D'une direction précise, rigoureuse et pleinement engagée, il communique un souffle, une énergie et une émotion à chacun. L'ensemble Les Passions, illustre son nom avec ferveur, sans renier l'aspect décoratif de l'œuvre, réactif, dynamique, sachant faire chanter les instruments à l'égal des solistes et du chœur. La variété des dispositifs vocaux et instrumentaux (récits, duos, trios, soli et tutti, chœurs homophones et contrapuntiques, sinfonies et basse continue) renouvelle l'intérêt en permanence. La difficulté consistant à enchaîner des séquences brèves, passe totalement inaperçue tant la fluidité et le naturel président aux collages.

D'avantage connue depuis que Jean-François Paillard –et Louis Frémaux – la révélèrent dès 1960, la Messe des morts fut un grand succès de la France du XVIIIe. Destinée à ses obsèques par Campra, son condisciple à Aix, elle fut ensuite reprise pour les funérailles de Rameau, pour celles de Stanislas, roi de Pologne comme de Louis XV et fréquemment donnée au Concert Spirituel. C'est dans sa version originale – débarrassée des ajouts de Corrette – que le Requiem est donné, avec quatre solistes et un chœur de chambre, également à quatre parties, une formation orchestrale de cordes, avec deux flûtes et hautbois, le continuo étant assuré à l'orgue, avec le théorbe, la basse de violon, le serpent et le basson. La déploration d'ouverture – à la française – avec son ostinato impose un climat solennel, grave, qui prépare au recueillement. Le texte liturgique gouverne plus qu'ailleurs l'expression musicale. Le souci permanent du texte, de sa prosodie comme de sa rythmique donne à chaque page une force rare. Les chœurs sont

généralement ouverts par un récit, auquel s'ajoutent les voix des autres solistes. Les prières les plus longues sont distribuées comme les versets d'un psaume.

Dans un même élan, les quatre solistes, en parfaite harmonie (ils sont partenaires de longue date), donnent à leur chant tout le caractère requis, avec une maîtrise stylistique qui force l'admiration. Chacun s'y délecte manifestement. Au soprano chaleureux d'Anne Magouët, souple, aux splendides aigus, s'ajoutent l'excellent haute-contre à la française de Vincent Lièvre-Picard, clair, nuancé et puissant, Bruno Boterf excellent tant dans ses récits que dans les ensembles, et enfin Alain Buet, basse-taille. L'émission est belle, bien projetée dans l'aigu à défaut d'appui dans les graves. Les récits et les ensembles sont un pur bonheur.

Pour être équitable il faudrait aussi citer les solistes des Elements, que rien ne distingue de ces derniers. La fusion, l'homogénéité avec le chœur, dont les qualités ne sont pas moindres, nous réjouissent tout autant. On garde en mémoire « Omnes alici », puis « Omnes postae », tout comme « et lux perpetua », les fugues aussi, par exemple, d'une dynamique exemplaire, colorée, avec d'éloquents silences, toujours justes. Sans doute la vocalité méridionale – et l'exigence de Joël Suhubiette – n'y sont-elles pas étrangères. Les sinfonies sont d'intérêt constant, l'orchestre de très belle tenue. Tout juste pourrait-on souhaiter que la basse continue, très dynamique, gagne en couleur et en liberté. Encore que le serpent assure seul la basse, dans telle introduction à un récit de basse-taille, lui conférant une rondeur et une profondeur particulières. Mais ne boudons pas notre plaisir : la plénitude rarement égalée, la grandeur dépourvue de pesanteur, des phrasés, des articulations et des nuances qui donnent vie au propos, que demander de plus ?

Rappelons enfin les enregistrements de ces deux œuvres maîtresses de Jean Gilles, réalisés par les mêmes interprètes (avec une messe en ré majeur, le Te Deum et des motets du même compositeur) sont réunis en un remarquable coffret de 3 CD (Ligia, Lidi 02020256).

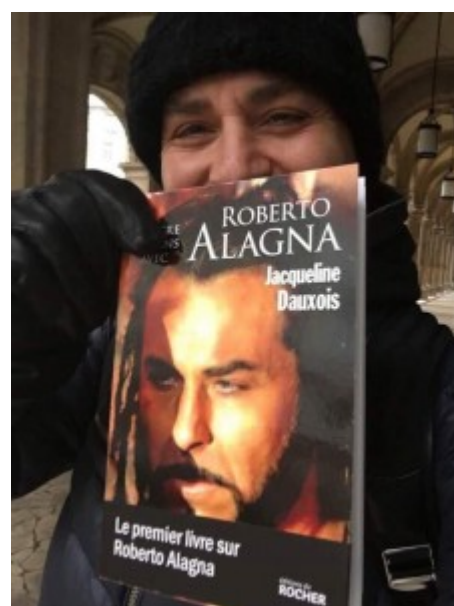
---

Compte rendu, concert. Abbaye de Noirlac (Cher), le 8 juillet 2017. Jean Gilles, Litanies et Messe des morts. Jean-Marc Andrieu / Les Passions, et le chœur de chambre Les Eléments. Anne Magouët, Vincent Lièvre-Picard, Bruno Boterf, Alain Buet, solistes.

---

## ROBERTO ALAGNA chante CALAF, Londres, juillet 2017, par Jacqueline Dauxois

ROBERTO ALAGNA chante CALAF, Londres, juillet 2017, par Jacqueline Dauxois. Jacqueline Dauxois, écrivain, a publié [Quatre Saisons avec Roberto Alagna, en février 2017, aux éditions du Rocher, CLASSIQUENEWS en avait rendu compte](#). L'auteure a précédemment édité un article sur la performance antérieure de Roberto Alagna dans le rôle de Cyrano de Bergerac (d'Alfano) au Metropolitan Opera de New York : [lire CHANTER, C'EST JOUER \(1\) : Le Cyrano de Bergerac de Roberto Alagna](#).



Elle poursuit sa collaboration avec le ténor français qui chante actuellement Turandot au Royal Opera House de Londres. La répétition

générale fermée, à laquelle elle assistait, a eu lieu le 3 juillet dernier. La première représentation publique, où elle était également présente, le 8, a été un triomphe. Les deux prochaines représentations auront lieu le 11 et le 14. Le 16 juillet, Roberto Alagna sera à Paris pour la dernière Carmen de la saison avec Elina Garanča. Après Cyrano, cet article est le deuxième publié sur [classiquenews.com](http://classiquenews.com).

## **ROBERTO ALAGNA DANS TURANDOT AU ROYAL OPERA HOUSE DE LONDRES**

### *Roberto Alagna d'un Turandot à l'autre*

D'un Turandot à l'autre, d'Orange, en août 2012, au Royal Opera House de Londres, en juin 2017, Roberto Alagna donne une illustration idéale des exigences de Giacomo Puccini. Au niveau vocal, le ténor est sans arrêt au sommet ; au niveau dramatique, il démontre dans la déjà classique production d'Andrei Serban qu'il s'approche encore de cette humanité que réclamait le compositeur.



### **1**

## **Turandot, l'opéra qui a tué Puccini**

**Le dernier duo**

Avec l'ambition de son génie, Puccini nourrissait la certitude que son dernier duo les éclipserait tous. Il tenait un sujet enthousiasmant, un conte venu du fond de la légende, des confins d'un Orient mystérieux, raffiné et cruel, passé au filtre de l'imagination d'un écrivain français, d'un dramaturge vénitien et d'un compositeur d'opéra italien. À l'inverse de tant de sujets qui finissent mal, Turandot, commencé par les horreurs d'exécutions capitales, s'achèverait dans l'amour. Le rideau tomberait sur le final triomphant d'un couple enlacé que sa musique allait rendre à jamais légendaire.



### **À la source du génie**

Pendant quatre ans, Puccini vit avec Turandot dans le décor musical de la Chine ancienne. Dans sa maison de Torre del Lago, il entasse des objets chinois au milieu desquels on sent encore sa présence vivante. Au British Museum, il examine des instruments venus du bout du monde, cherche des mélodies anciennes, des chansons populaires. Comme il l'a fait dans Butterfly, il intègre ces airs qui campent un décor exotique, pétrit la musique étrangère avec la sienne, créant ce mélange qui coule de la source de son génie. Les difficultés sont à la mesure de son ambition, il avance plus lentement qu'il ne l'aurait voulu dans cette création dont il veut faire une somme.

Il travaille avec ses librettistes, il veut des héros, pas des stéréotypes de contes cruels. Sur les paroles qu'il inspire à Simone et Adami, il inscrit le lyrisme de sa musique, la puissance de ses inventions orchestrales et obtient le chef-d'œuvre d'une concordance idéale du langage musical avec les caractères. Il souligne le conflit qui tend le récit en créant un contrepoint comique à la tragédie qui se joue. La puissance orchestrale et la masse des chœurs rendent plus poignants les

sentiments intimes de personnages que sa musique conduit jusqu'au vertige avec de tels aigus qu'il se demande parfois lui-même qui va pouvoir chanter ces notes si longuement tenues, si follement aigües qu'il compose avec fièvre. Il pense à Gigli pour Calaf mais sera mort avant de savoir que c'est un autre qui va créer le rôle.

Dans les voix et l'orchestre, il traduit l'enlacement fatal de la mort et de l'amour triomphant. Il approche du duo final, jette des ébauches sur des portées. Il y pense jour et nuit, il en parle à ses amis, l'évoque dans ses lettres.

Il touche au but. Il arrive à la fin de l'œuvre.

## **Une fille du Ciel**

Dans la férocité vocale de Turandot, il a creusé ces failles qui vont disloquer un cœur pris par la banquise. Avant même de soumettre Calaf aux énigmes, elle prononce le nom de son ancêtre avec une douceur qui laisse présager de quel amour cette féroce est capable et quelle passion peut animer une princesse rendue hystérique par le souvenir d'une aïeule violée et par sa conviction, qu'appartenant à la race des dieux, elle n'a rien de mieux à faire avec celle des hommes que de couper la tête des princes arrogants qui osent prétendre à sa main. Elle a déjà une galerie de trophées à son tableau de chasse et prétend l'enrichir avec la tête de Calaf. C'est du moins ce que disent ses mots, mais la musique que Puccini lui met dans la bouche annonce autre chose déjà.

## **Un héros dépossédé**

Calaf a de quoi se réjouir, c'est lui qui fera couler les premières larmes de la vierge irréductible, phantasme masculin que les peintres ont vigoureusement exprimé les parois de la Villa des Mystères à Pompéi. Prince de sang royal, s'il résout les énigmes, il devient fils du Ciel par alliance, sinon, le

glaive.

Mais il possède ce qui manquait aux autres prétendants, la foudroyante passion qui fait de lui, plus que de Turandot, le héros de l'histoire, lui pour qui on se tue, lui qui incendie un cœur de glace. Il n'est d'ailleurs pas venu pour demander la main de Turandot. Il se trouve à Pékin par hasard, héritier dépossédé errant par le monde. Par hasard, il y retrouve son père, chassé de son trône et jeté sur les chemins de l'exil et, par hasard encore, il assiste au supplice d'un prince persan que la sphinge a vaincu.

Lorsque Puccini sort Calaf de la foule anonyme qui grouille sous les murs du palais, la musique jaillit, troublante, comme le cœur bouleversé du héros à l'instant où la malédiction meurt sur ses lèvres et où son âme est embaumée d'amour, comme celle de Mario avant le supplice. Sa rage se fait enchantement. Les chœurs sont stupéfaits. L'orchestre s'étonne. Calaf se respire dans l'âme ces irrésistibles parfums de l'Italie, tellement plus délectables que les chinois. Encouragée par les accords de l'orchestre, sa voix répand ces fragrances qui anéantissent l'odeur de la charogne qui règne à Pékin.

Projeté dans l'amour fou, Calaf n'en devient pas humain tout de suite pour autant. À la folie meurtrière de Turandot répond désormais son amoureuse folie pour elle. Le monde est anéanti. Plus rien n'existe que son désir.

## **Le secret d'une esclave**

En face de ces créatures mythologiques, enchaînées par une passion dévoratrice qui les exclut des sentiments humains, au dernier échelon de la hiérarchie, un être d'une totale insignifiance, dont les Grecs se demandaient s'ils possédaient une âme : une esclave.

Coup de génie, celle qui n'est rien est la seule capable d'aimer jusqu'à l'absolu, sans rien attendre en retour. Car, même s'il n'aspire pas au trône de Chine, la conquête de

Turandot fera de Calaf un fils du Ciel par alliance et Turandot, quant à elle, en renonçant pour lui aux folies sanglantes de sa névrose, gagnera, avec l'amour, le plaisir, domaine où Calaf n'est pas plus empoté que pour résoudre les énigmes puisqu'un seul baiser persuade la rétive d'abandonner toute résistance et de faire de Calaf son initiateur.

Sacrifiée d'avance, par elle-même sacrifiée, Liù, qui aime en secret, au contraire des deux autres, n'attend rien pour elle, et donne sa vie pour sauver celle de Calaf. La grandeur d'un pareil amour ébranle Turandot qui pourtant se refuse encore. Mais alors qu'elle proclame vouloir toujours la mort de celui qui a conquis le droit de l'épouser, c'est Liù quelle fait torturer, conservant l'inconnu en bon état, sait-on jamais.

Liù qui se tue, ignore qu'elle se sacrifie pour rien. Elle se suicide pour que le nom de Calaf reste secret. Mais Calaf, qui fait encore monter les enchères d'amour après la mort de Liù, révèle à Turandot ce nom qu'il n'a pas dit pour sauver Liù quand elle pouvait l'être.

## **Le dernier prétendant**

Puccini a arraché Calaf des griffes de Turandot. Il est mort à sa place. Une vie contre une autre. La réalité s'incruste dans la fiction. Le compositeur est le dernier prétendant assassiné. Turandot a son tribut de sang. Quelle énigme lui a-t-elle posée qu'il n'a pu résoudre ? Il souffrait du cancer des grands fumeurs qui allait le tuer de toute manière, sa gorge était inopérable, mais il avait des rémissions et, dans une maladie qui n'atteint pas les facultés cognitives, le désir d'un mourant peut faire reculer le terme, le temps de terminer un duo, par exemple.

Il est mort à l'hôpital, son manuscrit inachevé sur les draps. Lui qui ne voulait plus que meurent ses personnages, il est mort en pensant à Turandot, d'une mort d'Opéra.

## **Où on retrouve Franco Alfano, compositeur de Cyrano de Bergerac**

Toscanini a commandé la fin à un jeune disciple, Franco Alfano, compositeur de Cyrano de Bergerac. Comme tous les finisseurs de l'œuvre d'un autre, comme Viollet-le-Duc ajoutant une flèche à Notre-Dame de Paris, il a été dénigré pour n'avoir pas trouvé un souffle comme celui de Tanto amore segreto, Straniero, ascolta ! Non piangere Liù ou Nessun dorma. Mais il n'est pas un compositeur de grands airs. Dans Cyrano de Bergerac, il en accorde un à Roxane. A t-il à ce point démerité dans Turandot ? La question reste ouverte. À la première représentation, Toscanini a posé la baguette à la mesure où la mort a interrompu Puccini, après la mort de Liù. La postérité en a décidé autrement, on représente l'œuvre jusqu'au bout. Sans mentionner d'ailleurs la contribution d'Alfano.



## 2

### **Roberto Alagna interprète de Calaf**

Ténor et acteur, Roberto Alagna, à Orange, répondait à toutes les exigences du compositeur, de sorte qu'il semblait impossible d'aller plus loin. Au Royal Opera House de Londres, son Calaf parvient à une humanité encore jamais atteinte, même par lui. Entouré de Lise Lindstrom, sa Turandot d'Orange en 2012, et d'Aleksandra Kurzak, à la ville madame Roberto Alagna, qui chante sa première Liù, cet extraordinaire Pygmalion, se surpasse.

## **Les deux générales de Turandot, le 3 juillet 2017, à Covent Garden**

À Covent Garden, où alternent deux distributions, il y a eu, le 3 juillet 2017, à onze heures du matin, une répétition générale avec Alagna/Lindstron/Kurzak et une seconde, avec l'autre distribution, à cinq heures du soir.

Le matin, certains étaient en costumes, d'autres pas ; l'après-midi, tous étaient costumés.

### **Calaf mongol, Calaf chinois**

Alagna à Orange, était un Mongol l'air de descendre d'un cheval monté à cru, ce que justifie le nom de son père, Timur, Tamerlan. Son costume, taillé pour lui par Katia Duflot, un manteau au gris changeant dont les pans jouaient avec ses mouvements, s'entrouvrait sur sa poitrine ; quand il l'enlevait, un gilet sans manches, un collier, une ceinture nouée comme une fleur écarlate à sa taille. Le pantalon s'enfonçait dans des bottes souples, une perruque avec une queue de cheval haut perchée, de la couleur de ses cheveux.

Au Royal Opera House, il porte les vêtements conçus pour une production antérieure, créés aux Jeux Olympiques de Los Angeles, ceux d'un grand seigneur chinois, bleu et rouge, soigneusement fermés, des bottes ornées de motifs recherchés, les cheveux noués haut, avec deux mèches longues sur le côté du visage, d'un noir de jais.

Dans une super production aux moyens considérables, où tout est éclatant, distrayant, où pas une seconde n'a été abandonnée à l'ennui, Alagna rend son Calaf encore plus amoureux et plus intime.

### **Ce qu'Alagna apporte à la relation Calaf/Liù**

D'Orange à Londres, ses sentiments envers Liù ont changé. Ils

sont maintenant au-delà de la compassion et de la reconnaissance que lui inspirent le dévouement sans borne de la petite esclave qui escorte son père sur les chemins de l'exil – ce qu'il devrait faire lui-même, puisqu'il vient de le retrouver, mais au contraire il encourage Liù à continuer sa bonne œuvre sans lui, trop occupé à souffrir d'amour pour une meurtrière princesse. Le dévouement de Liù et la révélation de l'amour qu'elle éprouve pour lui émeuvent le Calaf de Londres plus profondément que celui d'Orange. Il entre avec elle dans une nouvelle relation, manifeste lorsqu'il lui entoure les épaules de son bras dans un geste fraternel, inattendu chez un grand seigneur envers une esclave, et on sent combien cette tendresse pourrait devenir davantage n'était la passion qu'il éprouve pour Turandot. À Orange, il assistait au supplice de Liù avec douleur.

À Londres, il devient lui-même un supplicié et Alagna révèle un Calaf qui, s'il n'était pas plus sûrement encore entravé par sa folie d'amour que par les sbires de Turandot, se sacrifierait peut-être pour sauver Liù. Il cesse d'être le spectateur navré de la torture, devient participant à la souffrance de Liù, comme s'il était torturé avec elle.

L'expression d'une tendresse aussi vibrante pour la petite esclave entraîne une modification de la mise en scène.

Le Calaf d'Alagna s'approche de Liu, enveloppe sa tête de ses mains, touche son visage, avant de s'effondrer cassé par la douleur.

L'autre chanteur, comme le faisait Alagna à Orange, n'est pas affecté jusqu'au fond de l'âme et manifeste la tristesse naturelle à un grand seigneur à la mort d'une esclave attachante sans chercher cet ultime contact qu'on quémende à la perte d'un être aimé.

Interprète de Liù, **Aleksandra Kurzak**, qui ne cesse de s'affirmer dans les rôles qu'elle aborde désormais, justifie pleinement un changement qu'elle a probablement inspiré. En conservant les aigus limpides qui ont fait d'elle, avec cette ligne si haute et fragile qui semble sur le point de se briser

et ne se brise pas, l'incomparable interprète du plus célèbre de ses compatriotes, Frédéric Chopin, sa voix a acquis plus d'ampleur. Elle brûle les planches et tire Liù de l'effacement scénique dans lequel on la confine souvent. Sa Liù à elle n'est ni fade ni mièvre, elle n'en fait pas une victime-née, mais une femme vivante, faite pour la vie. On comprend que Calaf soit séduit et que sa mort l'air changé puisqu'il ose prendre pour Liù morte des risques qu'il n'a pas pris pour elle vivante

Lorsqu'il plante à Turandot sa banderille « principessa di morte », la vierge sanglante comprend que Calaf est prêt à mourir pour le souvenir de Liù, comme Liù et morte pour sauver Calaf.

Ayant manifesté cette tendresse ardente à Liù, Roberto Alagna ne peut en rester là. Changer quelque chose à une œuvre, oblige à revoir le reste. Il rééquilibre son personnage. Il a donné davantage à Liù, il donne davantage à Turandot.

### **Un rôle porté jusqu'à l'incomparable**

Le *Nessun Dorma*, qui débute le troisième acte, est devenu l'air le plus populaire de Turandot lorsque la BBC l'a choisi dans l'interprétation de Pavarotti pour la coupe du monde de football de 1990, en Italie. Il demande un souffle capable de tenir les notes interminables de « *sulla tua bocca lo dirò* » et de monter dans l'étourdissant « *Vincerò* » avec un La et un Si aigu que la voix doit atteindre sans s'épuiser pour traduire vocalement la puissance de l'espoir invincible qui grandit en Calaf.

Personne n'a oublié le *Vincerò* d'Alagna à Orange, le hurlement de bonheur qui a soulevé les gradins, près de dix mille personnes qui se levaient en même temps, criant leur enthousiasme, lui, le visage vers le ciel, les yeux dans lesquels scintillaient les étoiles démultipliées par les larmes qu'il retenait (voir l'enregistrement sur YouTube).

C'est un peu après, le Vincerò au moment du baiser, que la mise en scène du Royal Opera House a été un peu modifiée pour (ou par ?) Alagna.



## **Ce qu'Alagna apporte à la conception Calaf/Turandot**

Un baiser donc provoque le retournement d'une frigide, révoltée à la seule idée qu'un homme ait la scandaleuse idée d'approcher d'elle, en une femme qui veut connaître l'amour. Tout le monde en est satisfait. Alagna aussi s'en contentait à Orange. C'est ce qui est écrit dans le livret.

Mais si on va dans la musique, c'est autre chose.

Or Alagna est musique. Son chant s'envole, sa voix s'élève pressante, puissante, heureuse, réclamant davantage, tandis que celle de Turandot vacille entre la terreur d'abandonner sa névrose et le désir, pour elle inconcevable, de délices inconnues et d'étreintes charnelles, dont Calaf a la clef.

Un baiser, même comme à Orange ou comme dans l'autre distribution du ROH, fougueux et passionné, c'est un peu un coup de baguette magique. Pour transformer à ce point Turandot. Calaf à Londres n'a plus envie de s'en contenter, d'autant que ce qui était crédible au temps de Puccini ne l'est plus aujourd'hui.

Au sens propre comme au figuré, il arrache le masque de Turandot, révélant un visage bouleversé. Lise Lindstrom, sa superbe Turandot d'Orange, a fait à Londres le même chemin que lui, elle a porté son personnage vers plus d'humanité, au point que, sous le masque, on croit déchiffrer son tourment sur ses traits. C'est alors évident qu'aucun d'eux n'a l'intention de se contenter d'un baiser.

Calaf enlace sa princesse, la fait ployer sous lui, l'entraîne à terre dans ses bras pour lui faire découvrir tout ce que recouvre ce sentiment perturbant exigé, refusé, accepté. Si, pendant la générale, Alagna s'embrouille dans ses très longs cheveux, on y croit davantage, c'est arrivé à tous les amants. Mais, bien entendu, à la première représentation publique, il a réglé le problème des longues mèches.

## L'écrin

Le spectacle intègre la Chine comme Puccini l'a intégrée dans sa musique. Les ballets semblent venus de l'opéra de Beijing, les masques paraissent décrochés du palais d'Été, les décors n'ont rien à envier à ceux du Dernier Empereur. Les couleurs, jetées sur la scène avec brio ou passées aux tamis de l'argent et de l'or sont exaltées par les éclairages. Tout contribue à la réussite d'une grande mise en scène sous la baguette de Dan Ettinger qui enthousiasme chœurs et orchestre sans écraser les voix.

Dans la salle de ses premiers triomphes, où Roberto Alagna a connu les pluies de fleurs, gagné le prix Lawrence Olivier, où les places s'arrachaient aux enchères pour l'entendre en concert, celui qui est toujours, « l'homme à la voix d'or » reçoit toujours des ovations. Le public de la première, le rideau à peine ouvert pour les saluts, était debout et applaudissait à tout rompre, trépignant au milieu des fauteuils.

Avec une telle présence sur scène, la puissance et la projection d'une voix au timbre de velours cuivré, aucun ténor aujourd'hui ne peut lui être comparé. Aucun Calaf n'égale son Calaf, qui surpasse toutes les interprétations possibles. Puisque Roberto Alagna arrive à surpasser même la sienne.

**LIRE** l'article précédent de Jacqueline Dauxois sur CLASSIQUENEWS : [CHANTEZ, C'EST JOUER / Roberto Alagna chante Cyrano de Bergerac au Metropolitan Opera de New York](#)



**CHANTER, C'EST JOUER** (nouvelle série). **Roberto Alagna par Jacqueline**

**DAUXOIS (1). PRÉSENTATION.** *L'Opéra c'est du théâtre. Chanter et jouer, c'est le défi double que les plus grands relèvent et accomplissent. Ferveur constante, admiration*

*perpétuelle... A la ténacité légendaire de l'artiste lyrique dans l'élaboration de ses rôles, répond l'écoute assidue de celle qui en comprend les enjeux comme les sacrifices : Jacqueline Dauxois... [EN LIRE +](#)*

---

**APPROFONDIR : sur le site de [jacquelledauxois.fr](http://jacquelledauxois.fr) :**

Pour en savoir plus sur Turandot : <http://www.jacquelledauxois.fr/2017/07/09/roberto-alagna-d...re-s-juillet-2017/>

sur Cyrano de Bergerac au Metropololitan Opera de New York : <http://www.jacquelledauxois.fr/2017/05/10/roberto-alagna-d...-bergerac-au-met/>

et sur L'Elisir d'Amore :

<http://www.jacquelinedauxois.fr/2017/06/24/le-nemorino-de-roberto-alagna/>

---

Illustrations : Turandot à Londres ROH / Roberto Alagna dans le rôle du prince Calaf © Alagna / Turandot : Tristram Kenton 2017

---

**DVD, compte rendu critique.  
WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko,  
Beczala, Thielemann, Dresde  
2016, 2 dvd Deutsche  
Grammophon)**



DVD, compte rendu critique. WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko, Beczala, Thielemann, Dresde 2016, 2 dvd Deutsche Grammophon). Quand [ANNA NETREBKO](#) chante Elsa dans Lohengrin de Wagner, c'est toute la planète opéra qui retient son souffle, curieuse de suivre les prises de rôles de la chanteuse. Après ses Verdi qu'on a déclarés dangereux, et qui furent enivrants (Leonora du Trouvère puis Lady Macbeth, de Salzbourg au Metropolitan de New York), la voici en mai 2016 (juste

avant son disque PUCCINI où elle osera incarner Liù et surtout Truandât... ([cd Vérisme](#), [CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016](#)) là encore enivrante), à Dresde sous la baguette de Christian Thielemann dans Elsa... Le DVD de cette production importante est publié en juillet 2017.

Pour l'anniversaire de Wagner, ce 22 mai, l'Opéra de Dresde, d'ordinaire si Straussien, retransmet ce Lohengrin sur la place de l'Opéra, en grands écrans; Les 2 prises de rôles méritaient bien ce focus médiatique et populaire : **Lohengrin et Elsa, soit Piotr Beczala et Anna Netrebko**, prêts à relever les défis de leurs personnages respectifs. Précisément, que donnent deux Verdiens avérés chez le jeune et romantique Wagner inspiré par la légende Arthurienne et Parsifalienne ?

**D'emblée voilà une Elsa moins mièvre qu'à l'ordinaire**, trouvant la juste balance entre passivité romantique et autodétermination digne quoique blessée. En robe blanche, – celle d'une princesse accusée et martyr, **Anna Netrebko forge un personnage crédible et indiscutablement profond**. Ce qui prime et saisit chez la soprano austro-russe qui multiplie depuis 3 saisons les prises de rôles plutôt surprenantes, c'est l'incandescente sincérité de son chant, porté par un timbre sensuel et tendre, aux aigus charnels et ronds, toujours aussi percutants et irrésistibles. Ce, malgré une

ligne parfois en déséquilibre, une intonation pas toujours égale, et un souffle incertain... autant de limites qui avaient atténué ses Quatre derniers lieder de Strauss sous la direction de Barenboim. Mais l'allemand de son Wagner a progressé. Conférant au personnage d'Elsa, une intériorité poétique plus évidente. D'autant que la soprano ne manque pas d'intensité et d'ardeur radicale (comme une Mirella Freni), son angélisme pouvant rugir aussi... aussi fort et intensément que la manipulatrice qui finalement la soumet peu à peu, Ortrud (Evelyn Herlitzius).

**Piotr Beczala** a le timbre ardent lui aussi et tendre de l'élus descendu sur terre, mais la voix peine à couvrir les ensembles et le style se durcit, avec aigus claironnants pas réellement nuancés, en particulier dans son grand air de révélation : cf le récit du Graal / In fernem Land, dans lequel le fils de Parsifal dévoile son identité quasi divine et prétendument salvatrice...).

**Le Talramund de Thomasz Konieczny** autre prise de rôle, manque parfois de nuances là aussi comme de profondeur, mais sa performance demeure noire, assurée, efficace. Roi diseur qui doit à son expérience du rôle, une belle assurance, **Georg Zeppenfeld** (Heinrich / Henri l'Oiseleur) incarne un souverain soucieux d'ordre comme de vérité et de justice. Vociférante, hallucinée, parfois manquant de précision dans le contrôle de l'émission, **l'Ortrud d'Evelyn Herlitzius s'impose elle aussi aux côtés de Netrebko**, campant une sorcière jalouse, frustrée, haineuse qui contraste magnifiquement avec l'angélisme de façade de la belle Elsa.

En piste de puis 1983, la mise en scène de Christine Mielitz arborre ses évidentes faiblesses et absences (de vision comme de réelle cohérence). Foule chaotique et confuse, costumes carnavalesques... tout cela manque singulièrement de profondeur et de synthèse (n'est pas



Romeo Castellucci qui veut) et l'on a vu combien ces lectures narratives qui imposent un Moyen Âge de carton pâte à la Disney pouvaient affaiblir le message esthétique, artistique, philosophique de Wagner à l'opéra. Divertissement ou réflexion... la metteure en scène a visiblement choisi son camp.

**Dans la fosse, l'Orchestre de Dresde suit les intentions du chef Thielemann**, fidèle à lui-même : entre hédonisme instrumental et dramatisme parfois échevelé qui mériterait davantage de profondeur et de suggestivité. Pour autant Wagner gagne-t-il dans cette posture rien que spectaculaire et historique, au clinquant médiévaliste ? Il y a quand même une certaine intériorité chez les deux protagonistes, aux idéaux, ni symétriques ni complémentaires. car Wagner nous montre combien par tempérament comme par esprit, Lohengrin et Elsa n'avaient RIEN en commun. Est ce si visible dans cette production ?

---

**DVD, compte rendu critique. WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko, Beczala, Thielemann, Dresde 2016, 2 dvd Deutsche Grammophon).**

Lohengrin : Piotr Beczala

Elsa von Brabant : Anna Netrebko

Heinrich der Vogler : Georg Zeppenfeld

Friedrich von Telramund: Tomasz Konieczny

Ortrud : Evelyn Herlitzius

Chœurs de l'Opéra d'Etat de Saxe

Staatskapelle de Dresde

Direction musicale : Christian Thielemann

Mise en scène : Christine Mielitz

Dresde, Semperoper, enregistré en mai 2016

2 DVD Deutsche Grammophon – 3h25mn – 00440 073 5319

---

# CHARENTES : Festival de Saintes, 14-22 juillet 2017

**VIDEO. Festival de Saintes, 14-22 juillet 2017, Présentation.** Chaque été en juillet, l'Abbaye aux Dames à Saintes investit tous les lieux du site patrimonial, offrant aux visiteurs et festivaliers, une expérience unique où la musique et le concert tiennent la première place. VOIR ICI notre présentation vidéo du Festival de Saintes 2017, entretien vidéo avec le directeur artistique, Stephan Maciejewski – Les lieux du festival : l'ensemble patrimonial de l'Abbaye aux dames, la « voile », point de rencontre du Festival pour artistes, professionnels et festivaliers, la ligne artistique et les temps forts de l'édition 2017 (les Cantates de JS Bach, la musique de chambre, l'anniversaire de Philippe Herreweghe, le Jeune Orchestre de l'Abbaye / JOA..., par Stephan Maciejewski, directeur artistique – Reportage / entretien édité par le studio CLASSIQUENEWS.TV / réalisation : Philippe-Alexandre PHAM – © CLASSIQUENEWS.COM



**SAINTES 2017.** Au cours de la saison annuelle comme pour l'été, jeunes tempéraments en devenir (actuellement Nevermind et Jean Rondeau), ensembles envoûtants et pour certains partenaires familiers (Vox Luminis, Orchestre des Champs-Élysées et Philippe Herreweghe, ...) poursuivent leur travail de

défrichement comme d'approfondissement. Le seul exemple de l'orchestre de jeunes instrumentistes sur instruments d'époque, le JOA, Jeune Orchestre de l'Abbaye, illustre cette activité exemplaire qui se soucie de former et perfectionner les jeunes musiciens. En plus de réaliser plusieurs sessions pendant l'année à Saintes, le JOA participe aussi à la programmation du festival estival (Tchaïkovski : Suite de Casse Noisette et Symphonie n°2 « Petite Russie », sous la direction de Philippe Herreweghe, le 15 juillet à 16h30, un événement à suivre particulièrement).

**Musique sacrée, récital de piano et de clavecin, quatuors et musique de chambre, grands bains symphoniques, de Bach à Ligeti... Saintes dévoile 1001 visages de la musique, pendant son festival d'été...**

**46è Festival estival de Saintes**

# Du 14 au 22 juillet 2017

## 9 jours, 2 week ends

En juillet 2017, la 46<sup>è</sup> programmation ne contredit pas une équation qui gagne chaque année le coeur des festivaliers : diversité, équilibre, surprises des programmes présentés. Concerts Symphoniques, musique de chambre, concerts sacrés, sans omettre les visites, animations diverses, rencontres à la boutique et sous la voile, renouvelée cette année et installée dans la grande cour de l'Abbaye... le festivaliers a l'embarras du choix ; il dispose d'un éventail d'offres complémentaires (avec jusqu'à 4 concerts par jour, habilement planifiés, rendant possible d'y assister à tous, en ayant le temps de la collation entre chaque : 12h30, 16h30, 19h30 puis 22h).



**TEMPS FORTS....** Voici nos temps forts et cycles à ne pas manquer cette année à Saintes (sauf indication contraire, les concerts que nous avons sélectionnés se déroulent dans l'église abbatiale)... Première journée d'ouverture, vendredi 14 juillet 2017, dès 11h (cocktail d'ouverture sous la voile) ; ensuite, vous ne manquerez pas le nouvel ensemble baroque A Nocte temporis dirigé par le ténor Reinoud van Mechelen (Clérambault et ses contemporains français, 12h30) ; puis à 19h30, toujours

sous la voûte de l'Eglise Abbatiale : Messe pour la paix / Musique pour le Camp du Drap d'or où se répondent et s'unissent les Chapelles royales français et britanniques de François Ier et de Charles Quint en 1520... par Douce Mémoire et son créateur, Denis Raisin-Dadre.



**Le 15 juillet** est une journée « type » offrant 4 concerts : tous à l'Abbatiale. **Vox Luminis et Lionel Meunier** à 12h30, dans un programme regroupant les plus beaux Motets de JS Bach et de ses oncles... Nouvel événement symphonique ensuite à 16h30, avec Philippe Herreweghe

pilotant la fougue juvénile des instrumentistes du JOA dans un programme très attendu, dédié à Tchaïkovsky (Symphonie n°2 et Suite de Casse-Noisette). A 19h30, autre événement : plusieurs Concertos Brandebourgeois de JS Bach (jamais écoutés à Saintes, ou depuis très très longtemps / Les Ambassadeurs sous la direction du flûtiste, Alexis Kossenko). Enfin, Quatuors de Haydn, Mendelssohn, Beethoven par le Quatuor Arod dans l'ambiance feutrée, tardive de l'Abbaye à 22h. Une fin de journée qui s'achève comme un songe dans le vaste corps minéral de l'Abbaye...

---

**[LIRE aussi notre présentation générale du Festival de Saintes](#)** : les concerts sous la voûte de l'Abbaye aux Dames, musique sacrée, cantates, musique de chambre, grands concerts symphoniques (Brahms et Tchaïkovski...), les 70 ans de Philippe Herreweghe, le retour de Vox Luminis, la place des jeunes ensembles de musique baroque...

---

# Paris, Festival Terpsichore, du 15 septembre au 12 octobre 2017



PARIS. Festival Terpsichore, 15 septembre – 12 octobre 2017. VIOLONS, VIOLES & VOIX... c'est le thème qui unit 6 concerts

d'exception, à l'époque où dans la conversation instrumentale, le Baroque inventait le chambrisme allusif, éloquent, transcendant. Le festival Terpsichore dont le claveciniste Skip Sempé assure la direction artistique, a aussi l'intérêt d'investir plusieurs sites historiques du Paris patrimonial, souvent méconnu des parisiens eux-mêmes. **La 4<sup>e</sup> édition de Terpsichore** sait favoriser l'alliance de l'articulation, l'expressivité, la musicalité afin de ressusciter cette musique de chambre qui avant le XIX<sup>e</sup> pathétique et héroïque, essor de l'âge romantique, a vécu un premier âge d'or au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, quand la rhétorique musicale, celle des passions, était l'une des plus raffinées qui soient.

Profitant du **week end des Journées du Patrimoine, les 15, 16 et 17 septembre 2017**, le Festival offre tout un cycle de découverte, d'exploration musicale, interdisciplinaire, à **la salle Erard**, joyau architectural enfin restauré et réhabilité, qui vit les premiers concerts de Liszt et Chopin dans la Capitale rue du Mail... De nombreuses oeuvres pour



violon, viole et voix sont à l'honneur ainsi cette année, en particulier dans deux concerts du Capriccio Stravagante, dont un récital duo de Sophie Gent & Bertrand Cuiller (17

**septembre**). Le spectacle du flûtiste Julien Martin avec le danseur Hubert Hazebroucq (Salle Erard, **le 15 septembre, concert d'ouverture**) et le programme de l'ensemble Masques d'Olivier Fortin (créateur d'un superbe [cd Telemann récemment distingué par le CLIC de classiquenews](#)), avec le contre-ténor Damien Guillon (12 octobre), soulignent quant à eux, un événement musical important de l'année 2017 : le 250ème anniversaire de la mort de **Telemann** justement ([LIRE notre dossier spécial Telemann 2017](#)). Auteur d'une écriture cosmopolite, aussi virtuose que profonde et élégante, Telemann mérite assurément d'être honoré à Paris, d'autant plus que nous lui devons les fameux Quatuors parisiens, emblèmes d'un raffinement européen d'une subtilité qui égale celle de Haendel ou de Bach.



**Le Festival Terpsichore** souligne la magie qui naît de l'adéquation du concert et de l'écrin patrimonial qui l'accueille. La salle Erard accueille la majorité des concerts. Ainsi, dans le cadre des Journées européennes du patrimoine et pour faire (re)découvrir le lieu inspirant qu'est la Salle Erard, des visites guidées sont organisées en marge des concerts de musique de chambre, ainsi qu'une Masterclass ouverte au public (**le 16 septembre**). Pour le répertoire vocal, rendez-vous est donné dans l'incontournable Temple de Pentemont (**28 septembre**) et en l'Église Saint-Thomas d'Aquin (qui accueille pour la première fois, un concert Terpsichore, le dernier, programmé **le 12 octobre 2017**) :

# Programme du Festival Terpsichore 2017

**Du 15 septembre au 12 octobre  
2017  
6 concerts**

**Vendredi 15 septembre 2017, 20h30**

Salle ERARD

## **LA FLûTE D'ARLEQUIN**

Julien Martin, flute à bec & Hubert Hazebroucq, danse

Telemann connaissait particulièrement bien le style français et la musique à danser dont de nombreuses formes se retrouvent dans ses Fantaisies. Son répertoire instrumental, faisant honneur au « goût mêlé », ouvre les portes de la scène allemande du XVIIIème siècle qui accueillait aussi bien des danseurs français dans le genre noble, que des italiens spécialisés dans la danse « comique » ou « grotesque » et ses caractères de la Commedia dell'arte. Dans ce spectacle créé par le danseur Hubert Hazebroucq et le flûtiste Julien Martin, la musique de Telemann fait revivre le personnage d'Arlequin qui sert de fil conducteur. Figure maîtresse à l'époque, présente à la fois au théâtre, à la foire, ou à l'opéra, Arlequin est aussi lié, dans ses origines les plus archaïques, aux traits d'un

chasseur nocturne, aux cycles et aux saisons... Concert-spectacle sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

**Samedi 16 septembre 2017, 10h-12h**

**SALLE ERARD**

**MASTERCLASS : BYRD & FRESCOBALDI AU CLAVECIN**

Masterclass publique avec Skip Sempé

Depuis plus de 30 ans, le style audacieux de Skip Sempé et de Capriccio Stravagante

exerce son influence sur toute une génération d'artistes particulièrement sensibles à

l'expression musicale. Pour les jeunes clavecinistes en formation qui participeront à cette

Masterclass, il s'agira à la fois de la découverte d'un répertoire et d'un exercice de style.

Les amateurs peuvent assister à ce moment de transmission en auditeur libre et ils en

profiteront pour se préparer au concert du 28 septembre, consacré à la musique de

William Byrd. Masterclass sans pause / Pour les auditeurs : entrée libre dans la limite des places disponibles – Pour les participants : inscriptions à l'adresse : [info@terpsichoreparis.com](mailto:info@terpsichoreparis.com)

**Samedi 16 septembre 2017, 20h30**

Salle ERARD

**VENEZIA DA CAMERA : A TRE VIOLINI**

Capriccio Stravagante

Cecilia Bernardini, Jacek Kurzydło, Tuomo Suni – violons

André Henrich – luth

Olivier Fortin – orgue

Skip Sempé – clavecin

L'année 2017 marque le 450ème anniversaire de la naissance de Claudio Monteverdi,

compositeur qui bouleversa le mode d'expression musical de son époque et qui influença

profondément les générations suivantes. Mais qu'en est-il des instrumentistes de son

entourage et des oeuvres qu'ils nous laissèrent ? Capriccio

Stravagante nous convie à un programme qui explore le répertoire pour violon de cette période extraordinaire. Cette

nouvelle langue utilisée par les contemporains de Monteverdi exigeait déjà à l'époque une approche différente. Skip Sempé

nous propose la sienne, fruit de ses recherches musicologiques et de sa curiosité musicale.

Concert sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

**Dimanche 17 septembre 2017, 16h**

Salle ERARD

**BACH : SONATES POUR CLAVECIN ET VIOLON**

Bertrand Cuiller, clavecin & Sophie Gent, violon  
Comme nombreux de ses contemporains, Bach s'est intéressé à la sonate en trio, mais à sa façon. Avec lui, l'effectif requis pour l'interprétation de la sonate en trio passe de quatre interprètes – deux instruments mélodiques accompagnés par deux instruments à la basse continue – à un seul, dans le cas de la sonate pour orgue, et à deux dans les sonates pour clavecin obligé et instrument mélodique.  
Le claveciniste Bertrand Cuiller et la violoniste Sophie Gent, complices dans l'interprétation de ces oeuvres depuis de nombreuses années, nous en offrent leur vision prenante et intelligente.  
Concert sans entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

**Jeudi 28 septembre 2017, 20h30**

Temple de PENTEMONT

**WILLIAM BYRD : CONSORTS PRIVES ET PUBLICS**

La Compagnia del Madrigale

Capriccio Stravagante / Skip Sempé

William Byrd était un catholique qui vécut dans l'Angleterre protestante. Cette situation personnelle et artistique trouble eut comme conséquence qu'une grande partie de sa musique sacrée catholique fut jouée en privé, voire même clandestinement.

En plus du Gradualia I de 1605, le programme comprendra des consort songs sacrés et profanes, de la musique pour consort de violes et claviers ainsi que les Cries of London de Richard Dering, pièce écrite pour voix et violes. Cette oeuvre est inspirée par la distraction que cause la clameur des vendeurs de rue et dont les échos parviennent aux fenêtres, alors que les consorts de violes jouent dans leurs quartiers privés. Co-production avec le Festival Oude Muziek Utrecht  
Concert avec entracte  
Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

**Jeudi 12 octobre 2017, 20h30**

Eglise SAINT-THOMAS D'AQUIN

**TELEMANN : CANTATES & CONCERTI**

Damien Guillon, contre-ténor

Julien Martin, flûte à bec

Ensemble Masques / Olivier Fortin

Georg Philipp Telemann a laissé l'un des plus riches legs de la musique du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Bien qu'admiration tout au cours de sa vie, son oeuvre a été pratiquement ignorée pendant les deux siècles suivant sa mort. Pourtant, sa musique fait avec brio la démonstration d'une maîtrise de toutes les formes musicales majeures de son siècle et d'une assimilation parfaite des styles français, italiens et polonais.

L'ensemble Masques avec le contre-ténor Damien Guillon et le flûtiste Julien Martin,  
présente un concert dans lequel se marient fantaisie,  
virtuosité et intériorité. Au  
programme le concerto polonais, l'époustouflante suite pour  
flûte à bec et cordes ainsi que  
deux cantates intimistes.  
Concert avec entracte

Prix des places : 25 € / Moins de 26 ans et étudiants : 15 €

### **Visites guidées de la Salle ERARD**

#### **VISITES GUIDÉES**

Samedi 16 septembre 2017,  
de 13h à 14h et dimanche 17 septembre de 11h à 12h  
LA SALLE ERARD ET SON HISTOIRE

En trois ans, la magnifique Salle Erard est devenue le lieu  
emblématique du Festival,  
mettant à l'honneur la musique de chambre dans un cadre  
privilegié. Une visite  
découverte s'impose, pour mieux connaître cet endroit mythique  
qui a accueilli et mis à l'honneur le tempérament de nombreux  
interprètes et l'écriture de compositeurs célèbres.  
Dans le cadre des Journées européennes du patrimoine  
Visites gratuites dans la limite des places disponibles

## **INFOS & RÉSERVATIONS :**

Renseignements & billetterie

[www.terpsichoreparis.com](http://www.terpsichoreparis.com)

01 86 95 24 72 / [info@terpsichoreparis.com](mailto:info@terpsichoreparis.com)

---

### **CD du Festival Terpsichore**

**Sortie annoncée en septembre 2017 (Éditions Paradizo)**

William Byrd – Virginals & Consorts

Skip Sempé / Capriccio Stravagante

La musique pour clavier de William Byrd fascine depuis plus de cent ans connaisseurs et interprètes. Presque totalement inédite du vivant du compositeur, elle fut parmi les premières de son temps à être reconsidérée, lors du regain d'intérêt pour la musique ancienne qui marque le début du XXe siècle. La sonorité de base

de l'orchestre de la Renaissance reposait principalement sur les violes, dont la souplesse et la dynamique communiquait une virtuosité inhabituelle et une richesse extraordinaire aux



instruments qui les entouraient dans des ensembles plus vastes. Les musiciens continentaux avaient déjà commencé à franchir la Manche vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ; beaucoup de joueurs de viole employés par la cour étaient italiens.

La musique imprimée circulait – aussi bien que les marins qui chantaient et sifflaient

leurs airs. Dans le genre de la danse et variations, Byrd a affiné et perfectionné les oeuvres plus anciennes d'origine anglaise mais aussi italienne, espagnole, flamande ou française.

Nous avons voulu revenir, au moyen d'une virtuosité et d'une expression libérées des carcans de l'interprétation de la musique ancienne, à une esthétique du consort n'ayant rien à envier à celle de Monteverdi et de ses contemporains. Après un siècle d'interprétations « historiques », il est important de parvenir à une compréhension plus riche et plus profonde de l'oeuvre de William Byrd, à travers une véritable virtuosité instrumentale et vocale, à la manière de celle inventée et exportée par les italiens.

Voici la réédition attendue d'un disque qui est célébration de la musique instrumentale de la Renaissance, à l'occasion du Festival Terpsichore 2017, dont Skip Sempé est le directeur artistique. Les amateurs de cette musique redécouvriront avec bonheur une version remasterisée avec soin de l'un des disques clé du répertoire de Skip Sempé ; ceux qui ne le connaissent pas, ne pourront qu'être conquis par la liberté de cette interprétation et sa grande richesse sonore !

**Extrait du CD : Byrd – Fantasia a 6**

<https://www.youtube.com/watch?v=RhbjpgxjjZx4>

---



---

**CD, compte-rendu critique.**

# ELSA GRETHER : Kaleidoscope (1 cd Fuga libera 2017).

CD, compte-rendu critique. ELSA GRETHER : Kaleidoscope (1 cd Fuga libera

2017). « Kaleidoscope »... avec le cylindre des illusions visuelles éphémères, renouvelées, la musique partage cette magie, ce caractère insaisissable. Là s'arrête la comparaison, car la seconde, fruit d'une volonté, expression d'une pensée, d'une sensibilité qui nous parle, nous ouvre un tout autre univers. Après Poème mystique, puis French Resonance, **Elsa Grether** nous offre Kaleidoscope., dont les fils conducteurs semblent bien la spiritualité et la maîtrise musicale, avec un tropisme pour le ré. En un peu plus d'une heure de violon seul, nous parcourons plus de trois siècles de musique et de nombreux pays, toutes les ressources de l'instrument étant mobilisées au service exclusif de la pensée et de l'expression musicales.



## Great Elsa Grether !

Pour commencer, le Graal des violonistes, suivi du cortège de ses adorateurs, déclarés ou non. On ne présente plus « la » Chaconne de la deuxième partita de Bach, dont **Elsa Grether** nous offre une lecture forte et inspirée. Point n'est besoin de rappeler les problèmes que soulève chaque approche : « *l'interprétation de ces pages [...] est plus que bien d'autres conditionnée par des questions de rythme, de*

*dynamique, de tempos, d'ornementations, doigtés, intonations, liaisons, coups d'archet, de « résolution » de polyphonies, de forme enfin. [...] Incroyable enchaînement d'artifices, figures, passages, techniques, qui font de ce chef-d'œuvre un monument, une sorte de charte du violon transcendantal »* (Basso, II. pp. 640 & 645). Plénitude, puissance et légèreté, avec une large palette de couleurs, le jeu d'Elsa Grether se hisse au plus haut niveau : le propos relève de l'évidence, avec une sensibilité vraie qui nous atteint au plus profond.

Etrangeté de « MétalTerre Eau » de **Tôn-Thât Tiêt**, qui nous livre une ample partition, surprenante par son écriture, par les inflexions de son émission, ses frémissements, ses unissons-pédale obsédants (ré) contrastant avec les arrachements, la plus étonnante des polyphonies, et une fantaisie singulière. De la fluidité onirique, évanescence à la vivacité aérienne, à l'éclat et à la robustesse du métal, c'est un univers envoûtant, magique, auquel nous sommes conviés.

**Eugène Ysaÿe** fut l'humble et ardent défenseur des suites et partitas de Bach, en des temps où cela réclamait du courage. Obsédé par l'œuvre du Cantor, Ysaÿe écrit : *« j'ai laissé voguer une libre improvisation. Chaque sonate constitue un petit poème où je laisse le violon à sa fantaisie. J'ai voulu associer l'intérêt musical à celui de la grande, de la vraie virtuosité, trop négligée depuis que les instrumentistes n'osent plus écrire et abandonnent ce soin à ceux qui ignorent les ressources, les secrets du métier. »* En ré, comme la Chaconne de Bach, la note-pivot de la pièce de Tôn-Thât Tiêt, puis, bientôt la sonate d'Honegger, ses mouvements enchaînés, les éclairages changeants apparaissent singulièrement modernes, servis avec une conviction et une sincérité qui forcent l'admiration. *« Je fouille en moi-même pour jeter à l'âme des foules les impressions les plus sincères d'une âme propre »* confessait Ysaÿe. Comment ne pas établir le parallèle avec le jeu inspiré d'Elsa Grether ?

David Oïstrakh permet à **Khachaturian** de découvrir les limites du violon, et d'en enrichir la littérature. Dans la *Sonata-Monologue* comme dans tout son œuvre, la forme et le langage traditionnels se trouvent mariés à des éléments mélodiques des traditions transcaucasienne et arménienne. Joie débridée, gravité, lyrisme inspirent cette belle page, rare au concert comme au disque.

Quant à **Honegger**, nourri de Bach, son ultime œuvre de musique de chambre en constitue une forme d'hommage. Même si les mouvements portent les indications traditionnelles, c'est une *suite* qu'il nous propose : allemande, sarabande, gavotte et gigue. A la gavotte, très française par sa rythmique et son élégance, malgré sa virtuosité d'écriture, succède un presto à couper le souffle, tant son jeu nous donne le vertige.

Sans doute le plus exotique, car on ne l'attendait pas transcrit pour violon seul : **Albeniz**. Force est de reconnaître le tour de force que constitue le travail de Xavier Turull à partir d'**Asturias**. Incandescente, âpre, tourbillonnante, la version que nous propose Elsa Grether emporte une adhésion sans réserve.

Ce disque original et riche, où au plus familier succède le plus rare, est un bijou précieux, dont on ne se lasse pas. Le jeu libre, épanoui, d'une exceptionnelle maîtrise, toujours sensible, relève du grand art. De programme en programme, d'enregistrement en enregistrement, Elsa Grether s'affirme comme une des plus douées et des plus inspirées de nos jeunes violonistes.

La notice d'accompagnement du CD – bilingue (anglais-français) – comporte toutes les informations nécessaires. On regrette simplement que le luthier du magnifique instrument que joue Elsa Grether n'y soit pas mentionné.

---



CD, critique, compte-rendu, **Kaleidoscope** : BACH, TÔN-THẬT TIÊN, YSAÏE, KHACHATURIAN, HONEGGER, ALBENIZ, Elsa Grether, violon – 1 cd **Fuga libera**, enregistré en janvier 2017 – durée : 1h05mn.

---

ELSA GRETHER, violon. Kaleidoscope

Johann Sebastian Bach : Chaconne de la 2<sup>ème</sup> partita pour violon seul, BWV 1004

Tôn-Thật Tiet : Métal Terre Eau

Eugène Ysaÿe : Sonate pour violon seul n°3 « Ballade », op 27 n°3

Adam Khachaturian : Sonata-Monologue, pour violon seul

Arthur Honegger : Sonate pour violon seul en ré mineur, H.143

Isaac Albani : Asturias, des Cantos de España, op 232, (arrangement pour violon seul de Xavier Turull)

1 CD Fuga libera, FUG 742, durée : 1h05mn, enregistré en janvier 2017, à l'Abbaye de Fontevraud

---

**CD, coffret événement. THE RING by KARAJAN (intégrale remastérisée, DG, 1967)**

**CD, coffret événement, annonce. THE RING by KARAJAN (intégrale remastérisée, DG, 1967). Voilà 50 ans...** Le chef légendaire **Herbert von Karajan** et l'Orchestre philharmonique de Berlin entraient dans la Jesus-Christus-Kirche à Berlin pour enregistrer le sommet lyrique du catalogue de Richard Wagner : la Tétralogie ou l'Anneau du Nibelung (Der Ring créé à Bayreuth en 1876). Deutsche Grammophon édite en juin 2017, l'intégrale remastérisée du Ring sur un seul disque Blu-Ray audio haute définition 96kHz/24-bit dans une édition en livre-disque deluxe, riche d'un livret de 400 pages comprenant les textes détaillés des éditions originales et les livrets de chacun des 4 opéras, ainsi que plusieurs photos rares provenant des sessions d'enregistrement et des répétitions des productions de Salzbourg. Pour son cycle monumental du Ring, Karajan regroupe autour de lui, une distribution prestigieuse de chanteurs solistes capables de transmettre sa vision artistique – celle d'un chambrisme inédit, révélant le profil intérieur et les intentions souterraines de chaque protagoniste; son approche plus spirituelle de l'œuvre, volontiers hédoniste, privilégiant beauté sonore, lyrisme expressif, clarté architecturale. Ainsi le Ring psychologique et dramatiquement introspectif de Karajan allait naître pas à pas..



---

HERBERT VON KARAJAN – WAGNER: DER RING DES NIBELUNGEN / Sortie : 30 juin 2017 – Deutsche Grammophon. Prochaine critique complète et présentation dans le mag cd dvd livres de classiquenews. CLIC de classiquenews de l'été 2017